

Puis il annonce la grande nouvelle. Le roi ose à peine y croire. Alors le messager dit :

V. 2004 ss. :

« Oïl, sire, veir, par matin le saurez ;
L'arcevesques d'Everwic, uns sages hum lettrez,
Vus enveiera dous messages privez ;
Mès jo mui premereïn, ki soi les veritez.
N'en ai guaires dormi quatre jorz sunt passez,
Ne mangié ne bêu, si suis mult afamez ;
Mès, la vostre merci, gueredun m'en rendez ».
E respundi li reis : « Mar vus en duterez.
Si vus veir m'avez dit, riches estes asez ».

Il y a là toutefois un ton réaliste et immédiat, qui ne se trouve ni dans la chanson de geste ni dans le roman courtois ; il apparaît aussi dans la scène de la capture de la comtesse de Leicester à la bataille de Fornham :

V. 1070 ss. :

Ma dame la cuntesse ad la vie acueillie,
E trova une fosse ù ele près se nie.
Enz en mi le betumei ses aneus i ublie ;
Jamès ne serrunt trevez en trestute sa vie.
La femme le cunte se volt de gré neier,
Quant Simun de Wahille la prist à relever.
« Dame, venez-en od mei, laissez icel ester.
Issi vaît de guerre, de perdre e de guaignier ».
Dunc prist le cunte Robert forment sei esmaier :
Quant vit sa femme prise, bien se dut curuscier,
E vit ses cumpaignuns ocis à cent e à millier :
Prist lui en sun visage la culur à muer.

Ce réalisme désinvolte se manifeste enfin dans l'attitude assez libre, que Jordan Fantosme ose prendre en face du roi. Tout en adressant sa *Chronique* au roi, il a le courage de défendre son fils rebelle, Henri le jeune roi. Même si elle a été présentée après la défaite des rebelles et la réconciliation du père et des fils, les vers sur la révolte causée par le fait que le jeune roi n'était roi que de nom, peuvent paraître osés. Voulait-il s'assurer les grâces du vieux et du jeune roi en même temps ?

Dans la production littéraire à la cour anglo-normande, l'œuvre de Jordan Fantosme est du plus haut intérêt : si, au moment où la poésie raffinée des romans courtois y remportait de grands succès, il osait présenter une chronique écrite en laisses d'alexandrins, comme la *Chronique ascendante* et le remanieur du *Roman de Rou*, cela prouve

que cette forme plus primitive et plus rude — remise à la mode avec les remaniements de chansons de geste et surtout avec les nouvelles rédactions du *Roman d'Alexandre* — pouvait plaire même à la cour qui avait vu naître la forme plus raffinée du poème en octosyllabes rimés. Les chansons de geste qui sans doute avaient toujours été récitées aux cours féodales, continuaient à y être appréciées et arrivaient même à faire concurrence à l'octosyllabe dans un domaine qui semblait lui être dû, dans l'historiographie en vers et dans le roman. La *Chronique* de Jordan Fantosme, produit de goût rhétoriquement moins raffiné, est un ouvrage savoureux qu'on lit d'un bout à l'autre avec le plus vif intérêt.

II. — Richard I, Cœur de Lion (1189-1199)

1. *Les historiens et chroniqueurs.* — L'historiographie officielle, ou au moins officieuse, de la cour anglo-normande continue, sous Richard I^{er}, par l'œuvre de *Richard de Devizes*, moine du couvent de Swithun à Winchester. Son *De rebus gestis Ricardi Primi*¹ est, comme dit l'éditeur, un des produits littéraires les plus amusants du Moyen Âge, moins à cause de la précision des faits relatés, farcis de citations des classiques latins et de discours inventés probablement de toutes pièces, que par la plaisante ironie qui pénètre tout le récit, depuis le couronnement du roi jusqu'à son arrivée en Terre Sainte. Déjà la lettre dédicatoire de Richard à son ancien prieur, qui laisse le couvent bénédictin pour entrer à la Chartreuse de Witham, est des plus spirituelles : elle rappelle les railleries du roi Richard lui-même sur les ordres monastiques². L'auteur y raconte comment il est allé voir l'ami dans sa nouvelle demeure, pour s'assurer combien Witham était plus près du ciel que les couvent de Winchester. Il se moque des Chartreux et de leur façon de vivre, et termine en envoyant au prieur, qui l'en avait prié, une copie de sa *Chronique*, avec une plaisanterie qui frise le blasphème³.

1. Éd. R. HOWLETT dans *Chronicles of the Reigns of Stephen, Henry II and Richard I*, vol. III, Londres, 1886.

2. V. ci-dessus, p. 86, n. 2.

3. O. c., p. 382 : « Veruntamen, etsi omnia sciens Deus vobiscum sit, ut putatur, et in vobis, et in illo scelatis omnia, non ab homine neque per hominem, voluisti, ut alichas, ut exercitium meum tibi fieret solatio, quatenus meta novae morphoseos, quam mundus movit mutans quadrata rotundis, maxime post transmigrationem vestram ad coelum cellatum (!), tibi chronica scriberem, ut mundus tibi, amplius prae oculis habita ejus mobilitate, vilesceret, et amati memoriam nota tibi litera repraesentaret. O me felicem ! si sancta illa anima,

Cette raillerie, qui s'étend jusqu'à la maison royale, comparée à la maison d'Édipe, et ses troubles commencés par le couronnement d'Henri le jeune roi, est vraiment étonnante. Pour qui Richard de Devizes écrivait-il ? Il est au courant de tout ce qui se passa pendant la croisade, depuis Marseille et le séjour du roi à Messine, jusqu'à Chypre et en Palestine, mais aussi de ce qui arriva pendant ce temps en Angleterre, où il se montre moins contraire que Benoît de Peterborough au régent et légat papal, Guillaume de Longchamp, évêque d'Ely, et moins partisan de Jean, frère du roi. Accompagna-t-il le roi en Terre Sainte ? On peut en douter, puisqu'il donne sur la croisade moins de détails que d'autres chroniqueurs contemporains. Le ton plaisant et railleur domine surtout au début de la *Chronique*, par exemple, à propos des persécutions des Juifs, qui éclatèrent à Londres et dans d'autres villes, à l'occasion du couronnement du roi Richard : « Au jour même du couronnement (3 septembre 1189), environ à l'heure de la solennité par laquelle le Fils fut immolé au Père, on commença dans la ville de Londres à immoler les Juifs à leur père, le diable ; et si longue fut la durée de ce célèbre mystère, qu'on put à peine terminer l'holocauste le jour suivant. Les autres villes et cités de la région tâchèrent d'égaliser la foi des Londoniens et expédièrent avec la même dévotion leurs sangsucs avec le sang aux enfers »¹.

On peut se demander si Richard de Devizes voulait présenter sa *Chronique* au roi, tant est libre la franchise avec laquelle il parle, surtout au début, de sa rapacité² ; mais plus

si angelus Domini, si edificatus homo et jam de numero deorum factus, coram magno Deo mel vix hominis memnisset dignetur. Eeci quod petieras, facito quod promisisti. Et ut libellus alicujus momenti habeat initium, a condicto paulisper altius inchoavi, operisque mihi limes est « Oedipodae confusa domus », quam tamen, quia me posse evolvere totam sperare non audeo, posteriorem ejus partem aggredior. Cur, et quomodo, et quando, pater filium coronaverit ; quanta et qualia inde pervenerint ; qui, et quotiens, et quot terras turbaverint ; quo quique fine defecerint, reliqui majora parturientibus : solis meus sermo servit superstitiis ».

1. *Ibid.*, p. 383 : « Eodem coronationis die, circa illam sollempnitatis horam qua Filius immolabatur Patri, inceptum est in civitate Londoniae immolare Judaeos patri suo diabolo ; tantaque fuit hujus celebris mora mysterii, ut vix allera die compleri potuerit holocaustum. Aemulatae sunt aliae civitates regionis et urbes fidem Londoniensem, et pari devotione suos sanguisugas cum sanguine transmiserunt ad inferos ».

2. *Ibid.*, p. 384 Il raconte comment Étienne de Marzai, sénéchal d'Anjou sous Henri II, « homme dur et puissant, maître de son maître » est enfermé et misérablement traité à Winchester par le roi Richard qui le force à se racheter pour la somme de 30 000 livres angevines et la promesse d'en ajouter 15 000

tard, il ne peut assez exalter le tempérament fougueux du roi, ses prouesses et sa largesse, la noblesse de son caractère¹. En tout cas, on ne peut guère lui reprocher d'être un vil

après la libération ; p. 385 : Ranulfe de Glanville « recteur du royaume des Anglais et ceïl du roi Henri II, non inférieur à Étienne en faste et en richesses » est déposé, dépossédé, enfermé, forcé à se racheter moyennant 15 000 livres d'argent. Un jour Richard dit à ses familiers : « Si je trouvais un acheteur, je vendrais Londres ». En effet il vendit à Guillaume de Longchamp la chancellerie et la régence de l'État pendant son absence en Orient. Arrivé à Messine, il demanda au roi Tancrede de Sicile de lui livrer avec sa sœur Jeanne, veuve du roi Guillaume II, non seulement toute sa dot, mais tout ce que Guillaume avait légué à Henri II, une table d'or, des étoffes de soie, puis cent galères équipées pour deux ans, de grandes quantités de blé et d'orge, de vin, vingt-quatre coupes et vingt-quatre plats d'or ; p. 395 : « Johannam sororem suam reginam quondam Siciliae, et dotarium ejus, cum cathedra aurea, et totum legatum Willelmi regis, quod legaverat Henrico regi patri suo, scilicet, mensam auream duodecim pedum in longum, tentorium sericum, centum galeas optimas cum omnibus sibi ad duos annos necessariis, sexaginta millia silinas de frumento, sexaginta millia de hordeo, sexaginta millia de vino, viginti quatuor cuppas aureas, et viginti et quatuor discos aureos. Rex Siciliae, mandata regis Anglorum parvo ponderans, et de exigentis minus cogitans, sororem remisit illi cum thalami ejus simplicite supellectili, datis tamen illi dignatione regia mille millibus terrinarum ad expensas ».

1. Lorsque des désordres éclatent à Messine entre les Anglais et les habitants grecs de la ville appelés « Grifuns », il fait construire un château en bois, qu'il appelle Mate-Grifun et qu'il emportera d'ailleurs au siège de Saint-Jean-d'Acre. Il se fâche comme un lion contre les Messiniens, p. 397 : « Hisce tumultibus excitatus rex Angliae, leo ille teterrimus, horrendum rugiit, iras tanto pectore dignas concipiens ». Et il parle à ses hommes avec les paroles de Lucain, d'Horace et d'Ovide ; v. aussi p. 426 ; Henri I^{er} le Libéral, comte de Champagne offre au roi Richard la Champagne en gage pour 100 000 livres parisis qu'il lui faut pour la croisade. Richard, qui ne veut pas profiter de l'indigence de son beau frère, n'accepte pas et donne, sans gage aucun, 4 000 muids de froment, 4 000 jambons et 4 000 livres d'argent. Il donne toujours à tout le monde et devient célèbre pour sa largesse, à quoi l'auteur ajoute, d'un ton moqueur pour le roi de France : « Soli, qui dominum suum secuti fuerant, Franci resederunt cum suo paupere rege Francorum ». En Orient, sa renommée est telle, qu'elle pénètre jusque dans le camp ennemi. Soffatin, frère de Saladin, lui-même vieux guerrier expérimenté, très courtois et sage, a entendu parler de la magnanimité et libéralité du roi d'Angleterre : « Soffatinus gentilis, Salahadini frater, vir militiae veteris, nullum civilis et sapiens, que regis magnanimitas et munificentia in suae favorem partis illex erat ». Il vient, comme il le faisait souvent, dans le camp chrétien et s'étonne qu'on ne le fasse pas entrer chez le roi. Apprenant qu'il est malade, il fait un magnifique éloge de Richard et de la terreur qu'il suscite chez les Mahométans. Il propose une trêve, ne voulant pas combattre contre un adversaire malade. Cette trêve est acceptée. Mais lorsque Saladin offre au roi guéri un sauf-conduit pour aller se prosterner au Saint Sépulcre, Richard refuse, ne voulant aller au tombeau du Seigneur par la grâce des païens, puisqu'il ne peut y aller par la grâce de Dieu (p. 454) : « Sed adulescere non potuitigna magni cordis indignatio, ut quod de Dei dono non poterat, de gratia Gentilium consequeretur ».

flatteur. Son indépendance de jugement est remarquable. On se demande s'il n'a pas été en relation plus étroite avec la reine mère Aliénor. Aucun historien de l'époque n'a parlé d'elle avec plus d'estime. En racontant son arrivée à Messine, où elle s'était rendue pour amener à son fils la jeune Berengère de Navarre qu'il devait épouser, il l'appelle « la reine Aliénor, femme incomparable, puissante et modeste, humble et habile, ce qui est très rare chez une femme, bien que très âgée, elle qui eut deux rois comme mari et deux rois comme fils, à toutes les tâches encore infatigable »¹. Il la présente de nouveau sous un aspect très sympathique, lorsque Jean, pendant l'absence du roi en Orient, veut se rendre auprès de Philippe Auguste, rentré d'Orient pour trahir son frère. Travillée par les dissensions continuelles entre ses fils et son mari, qui la firent tant souffrir, elle fait l'impossible pour le retenir et, soutenue par les grands du royaume, y réussit enfin, au moins pour le moment².

Richard de Devizes, comme les autres chroniqueurs latins de l'époque, même ceux qui vivent à la cour et écrivent pour la cour, ne rappelle guère la littérature courtoise ; mais il est, comme les romanciers courtois, et plus qu'eux, nourri de souvenirs classiques. Si Richard parle à ses hommes avec les paroles de Lucain, d'Horace et d'Ovide, son chancelier, Guillaume de Longchamp, s'apercevant que Jean commence à conspirer contre son frère absent, se souvient de Stace et le compare à Étéocle qui ne s'en tient plus au pacte conclu avec son frère Polynice, selon lequel ils régneraient alternativement chacun une année³. L'auteur ne se complait pas à des descriptions comme les romanciers courtois, mais sous

1. *Ibid.*, p. 402 : « Regina Alienor, femina incomparabilis, pulchra et pudica, potens et modesta, humilis et diserta, quod in femina solet inveniri rarissime, quae non minus annosa quam quae duos reges maritos habuerat et duos reges filios, ad omnes adhuc indefessa labores, posse cujus aetas sua mirari potuit, assumpta secum filia regis Navarorum, puella prudentiore quam pulchra, secuta est regem filium suum, et consecuta morantem adhuc in Sicilia, venit Risam civitatem omni bono plenam et bonam receptui, praestolatura ibi velle regis, cum legatis regis Navarorum et virgine ».

2. *Ibid.*, p. 432 : « Sed regina, mater ejus, metuens ne levis animi adolescens consiliis Francorum aliquid molitum iret in dominum suum et fratrem, anxie mente pertractat qua posset arte filii propositum praepedire. Movebat nimirum et mordebat materna viscera in mentem reducta priorum filiorum conditio, et immaturus, peccatis extgentibus, utriusque decensus. Volebat vim satisfacere, ut saltem inter novissimos liberorum fide servata, felidus mater in fata concederet, quam patrem illorum contigit praecessisse ».

3. *Ibid.*, p. 407.

l'influence des classiques, il sait, par exemple, évoquer d'une façon impressionnante la rage de Jean, qui voit ses intrigues démasquées par le régent-chancelier¹. Racontant l'histoire anecdotique d'un garçon français qui est averti par ses patrons juifs de ne pas traverser la ville de Londres, pleine de dangers, il sait évoquer d'une façon très pittoresque tout ce monde de bohémiens et de criminels, qui infestait la ville et en faisait une vraie cour des miracles².

Richard Cœur de Lion a trouvé — outre Richard de Devizes, l'auteur anonyme des *Gesta Henrici II et Ricardi I*³, Roger de Hoveden et Raoul de Dicet — un cinquième historien qui célébra ses exploits. C'est *Ambroise*, l'auteur de l'*Estoire de la Guerre sainte*⁴, qui raconta, rentrant de Palestine, l'histoire de la troisième croisade (1190-92) en 12 352 octosyllabes français à rimes plates. L'ouvrage fut-il présenté au roi lui-même ? Nous ne le savons, puisqu'il ne porte aucune dédicace ; mais l'auteur est tellement favorable à Richard et tellement contraire à ses adversaires, surtout à Philippe Auguste, aux Français, au marquis de Monferrat, il passe expressément sous silence certaines provocations et violences du fougueux roi d'Angleterre, que son œuvre a été en tout cas rédigée de façon à pouvoir être présentée à celui qui en est le héros principal. Bien qu'il connaisse sans doute très bien les chansons de geste, telles que la *Chanson de Roland*, la *Chanson d'Aspremont* et la *Chanson des Saisnes*, auxquelles il fait plusieurs fois allusion, il ne s'en inspire pas, comme l'avait fait Jordan Fantosme. Il suit plutôt le sillage des chroniques en octosyllabes de Wace et de Benoît ; mais, comme poète, il leur est très inférieur. Il a la rime pauvre et le style pédestre. Ce qui intéresse, c'est ce qu'il raconte, non la manière de le dire ; comme rapporteur fidèle des évé-

1. *Ibid.*, p. 408 : « Comes (Jean qui était alors comte de Mortain) ad mandatorum indecentiam plus quam iratus, toto corpore fiebat incognoscibilis. Rancor frontem sulcavit in rugas, scintillabant ardentes oculi, rosam faciei livor infect, scioque quid fieret de cancellario, si in ipsa furoris hora inter manus gesticulantis devenisset in pomum. »

2. *Ibid.*, p. 437 : « Plures ibi quam in tota Gallia thrasones offendens, gnathonum autem infinitus est numerus. Histriones, scurrae, glabrones, garamantes, palpones, pusiones, molles, mascularii, ambubajae, pharmacopolae, crissariae, phitonissae, vultuariae, noctivagae, magi, mimi, mendici, balatrones, hoc genus omne totas replevere domos. »

3. V. ci-dessus, p. 115.

4. Éd. par Gaston PARIS, dans *Documents inédits de l'histoire de France*, Paris, 1897, et maintenant par E. N. STONE, *Three Old French Chronicles of the Crusades*, Washington, 1939.

nements il est remarquable, tout en voyant les choses de son modeste point de vue de simple participant passif à l'expédition. Aussi sa *Chronique* est-elle devenue la source principale de l'histoire de la troisième croisade, surtout depuis qu'on a prouvé avec une grande probabilité que l'*Itinerarium peregrinorum et gesta regis Ricardi*¹ de Richard, chanoine de la Sainte-Trinité à Londres, n'en est pas la source, mais pour toute la partie commune aux deux ouvrages, une traduction latine assez fidèle de la *Chronique* française d'Ambroise. Un troisième chroniqueur, l'abbé Raoul de Coggeshall, auteur du *Chronicon Terrae Sanctae* qui, partant du récit d'un témoin oculaire, avait continué sa relation, en s'appuyant sur l'*Itinerarium*, dit : « Post Pascha annus ab Incarnatione Domini 1191, rex Franciae Philippus applicuit apud Achon, et non multo post, scilicet circa Pentecosten, venit rex Anglorum Ricardus, quorum seriem itineris et quomodo itinere gesserunt seu ex qua occasione rex Philippus repatriavit si quis plenius iure desiderat, legat librum quem dominus prior Sanctae Trinitatis de Londoniis ex gallica lingua in latinam tam eleganti quam veraci stilo transferre fecit »². Les œuvres d'un huitième et d'un neuvième historien de Richard I^{er}, dont nous avons connaissance, ne nous ont pas été conservées. En effet, le *Chronicon Angliae Petroburgense*, en mentionnant la mort du roi en 1199 dit : « Les actions furent décrites par Milon abbé du Pin, aumônier, et Anselme, chapelain du roi, qui l'accompagna partout »³. Il ne paraît pas probable qu'une des œuvres citées pourrait lui être attribuée. Nous savons par Raoul de Coggeshall⁴, que Richard avait fait magnifiquement restaurer l'abbaye cistercienne de Sainte-Marie du Pin en Poitou, et que l'abbé Milon, avec la permission du chapitre de Cîteaux, était constamment à la cour royale, comme aumônier et intime du roi. Il l'accompagna en Terre Sainte et l'assista plus tard en ses derniers moments, recevant sa confession, lui administrant l'extrême onction, lui fermant les yeux et lavant le visage du roi mort. Selon Leland, un

1. Éd. W. STUBBS, dans *Chronicles and Memorials of the Reign of Richard I*, Londres, 1864.

2. Éd. MARTENE et DURAND, *Amplissima collectio*, Paris, 1729, t. V, p. 577 ; en réalité il ne s'agit pas du prieur, mais d'un chanoine Richard que le prieur avait chargé de cette traduction. V. l'Introduction de G. PARIS à l'édition d'Ambroise, p. LX.

3. Éd. GILES, Londres, 1845.

4. Cf. MARTENE et DURAND, *Veterum scriptorum et monumentorum amplissima collectio*, t. V, p. 858.

certain Guillaume de Canno, ou Guillaume le Pèlerin, aurait rédigé en vers latins un poème intitulé *Hodoeporicon Ricardi regis*, dédié à l'archevêque Hubert de Canterbury et à Étienne de Tumeham. Moins assurés nous paraissent un *De peregrinatione Ricardi Regis*, que Pits attribue à Gautier de Coutances, l'archevêque de Rouen, qui accompagna l'expédition jusqu'à Messine, et une *Vita Regis Ricardi*, qui, selon Bale, serait l'œuvre du célèbre Étienne Langton, archevêque de Canterbury. Si Raoul de Dicet devait, comme il le dit, beaucoup de détails sur le siège de Saint-Jean-d'Acre au chapelain Guillaume, qui accompagnait également le roi, et probablement aussi à Ranulphe Bisac, son médecin, Raoul abbé de Coggeshall¹ était informé particulièrement par le chapelain Anselme.

La vie si mouvementée et dramatique de Richard était bien faite pour intéresser l'historiographie anglo-normande, dont la tradition, solidement établie depuis Guillaume le Conquérant, avait pris un tel essor sous Henri II. Richard nous paraît plutôt avoir inspiré la littérature, que l'avoir protégée comme son père. Né à Oxford en 1157, il était, à l'âge de 12 ans, déjà fiancé avec Adèle de France, fille de Louis VII, et son père lui avait attribué l'Aquitaine, sous la régence de sa mère Aliénor qui l'accompagna à Poitiers. Trois ans plus tard, il avait été couronné duc d'Aquitaine dans l'église de Saint-Hilaire à Poitiers. A la fin de la même année, probablement sous l'influence de sa mère, indignée des infidélités de son mari, il rejoignait, avec son frère cadet Geoffroi de Bretagne, l'aîné, Henri le jeune roi, dans sa révolte contre leur père. La guerre des trois fils contre le père, soutenue par Louis VII, roi de France, et par de nombreux grands seigneurs féodaux anglo-normands, aquitains et français, finit par la défaite complète des rebelles. Les années suivantes furent occupées par la révolte violemment réprimée des barons d'Aquitaine, qui supportaient mal le gouvernement énergique et brutal du jeune Richard et les libertés qu'il se permettait envers leurs femmes et leurs filles. Ils finirent par appeler à leur secours son frère aîné, et la guerre entre père et fils fit place à une guerre entre frères. Après la mort du jeune roi Henri (1183), le vieux roi, destinant Richard à lui succéder, lui enleva l'Aquitaine, mais fut bientôt après forcé de la lui rendre, et une guerre décisive éclata entre lui et son fils allié au jeune

1. *Chronicon anglicanum*, Éd. STEVENSON, Londres, 1875.

Philippe Auguste de France ; elle porta le vieux roi au désespoir, à l'humiliation et à la mort (1189). Les premières années du règne de Richard, devenu roi, sont surtout remplies par la croisade, qui le mit au sommet de sa gloire comme guerrier et comme stratège par la conquête de Messine, de Chypre, de Saint-Jean-d'Acre, de Jaffa, admiré non seulement par les Chrétiens, mais aussi par les Mahométans, ses ennemis. On connaît les nombreuses vicissitudes de cette entreprise, depuis les démêlés avec les Grecs et les Siciliens à Messine, jusqu'aux interminables querelles entre les croisés en Palestine, où Richard soutenait comme candidat au trône de Jérusalem, Gui de Lusignan, son vassal, tandis que Philippe Auguste avait choisi comme champion le marquis Conrad de Montferrat. Viennent ensuite le retour et la malheureuse captivité en Autriche et en Allemagne, la délivrance moyennant une énorme rançon, puis la reconquête du royaume sur son implacable ennemi Philippe-Auguste et les barons révoltés — enfin la mort tragique au siège de Chalus, à l'âge de 42 ans. Vie dramatique et agitée s'il en fut, faite pour émerveiller les contemporains et pour intéresser historiens et poètes. Quant à l'intérêt de Richard lui-même pour les lettres, nous sommes renseignés d'une façon assez vague. Il eut certainement une bonne instruction dans son enfance et dans sa prime jeunesse, mais il fut si vite entraîné dans les luttes politiques, que les loisirs nécessaires à l'étude durent lui manquer. Aucun historien ne parle de son goût pour la lecture, comme on le fit à propos de son père. Aucun ne dit qu'il aurait aimé s'entourer de clercs pour discuter avec eux. Toutefois, il savait le latin. Nous pouvons le déduire de la jolie anecdote, que Giraud de Barri nous raconte dans son *De Invectionibus* ¹. Il arriva, dit-il, qu'un jour le roi des Anglais Richard prononça les mots : *Volumus quod istud fiat coram nobis*. L'archevêque dont nous parlions (il s'agit d'Hubert, archevêque de Canterbury, qui était présent avec beaucoup d'autres grands), voulut corriger le roi et dit : *Domine, coram nos, coram nos*. Lorsque le roi l'entendit, il regarda amusé l'évêque Hugues de Coventry, un homme lettré et éloquent, qui dit tranquillement : « Tenez-vous à votre grammaire sire, elle vaut mieux ² », sortie qui fut sans doute accueillie par un éclat de rire général. Nous savons aussi qu'il aimait la musique sacrée et « qu'il stimulait par des dons et des prières les chanteurs dans leurs

1. *Opera*, vol. III, p. 30.

2. « Ad vestram, domine, grammaticam, quia plus valet, vos teneatis ».

modulations, à chanter avec plus d'allégresse, et, marchant çà et là dans le chœur, il les incitait de la voix et de la main à faire retentir leur chant plus haut » ¹. Mais les ouvrages qui lui sont dédiés ² sont bien moins nombreux que ceux qu'il suscita par sa vie, ses exploits et sa personnalité, qui, malgré sa rudesse, ne manquait ni de grandeur ni de charme.

2. *Les plaintes poétiques pour la mort de Richard*. — A sa mort prématurée, s'élevèrent les plaintes des poètes, en latin et en langue vulgaire. Geoffroy de Vinsauf, un Normand qui avait fait ses études à Oxford, en France et en Italie, et que Richard avait envoyé au pape avec une ambassade, composa le fameux *Planctus*, qu'il inséra ensuite dans son traité de poésie intitulé *Poetria nova*, et qu'il dédia au pape Innocent III ³. Dans le second épilogue du même traité, il fit entrer une lettre adressée à l'empereur Henri VI pour la libération de Richard en 1193 ou 1194. Déjà la complainte pour la mort d'Henri II, insérée dans les *Gesta Henrici II et Ricardi I*, était un spécimen d'art rhétorique et passait de la plainte à une exaltation du nouveau roi au dépens du défunt : « Quamvis quidam, perpauca tamen, molesti essent de nece domini regis, solatium tamen fuit illis, quod quidam ait :

« Mira canam, sol occubuit, nox nulla secuta est »

Vere nox nulla secuta est post occasionem solis ; nam radius solio, solium solio tenens sole suo jubar lucidius et latius sparsit. Cum enim sol a suo solio in solum deciderit stans tamen ejus radius occasum vel eclipsin nesciens de corpore solari repente divisus, et in se solide reverberatus sol, sole cujus fuit radius nulla nubium interpolatione vel injuria impediente multo major et lucidior est effectus. Et ne scrupolo-

1. Raoul de Coggeshall, *Chronicon Anglicanum*, éd. STEVENSON, p. 97 : « Clericos sonora voce modulantes donis et precibus ad cantandum festivius instimulabat, atque per chorum huc illucque deambulando, voce ac manu ut altius concreparent, excitabat ».

2. Nous avons vu ci-dessus (p. 51) que Giraud de Barri lui dédia sa *Typographia Hibernica*. Il n'est pas exclu qu'Alexandre Neckam, le frère de lait de Richard, qui avait fait ses études à Saint-Alban et à Paris, où il enseigna avant de se faire moine à Cirencester, ait écrit pour lui son ouvrage encyclopédique *De naturis rerum* et ce curieux traité grammatical et lexicologique intitulé *Corregationes Promethel*, mais cela reste une simple hypothèse.

3. Éd. E. FARAL, *Les arts poétiques du XII^e et du XIII^e siècle*, Paris, 1923, p. 207 ss.

lorum quid animum legentis laedat, praesenti perpendere potens pentametro :

« Sol pater, et radius filius ejus erat ».

Filius itaque in immensum crescens, patris sui opera bona ampliavit, mala vero resecauit. Nam quos pater (ex)haeredavit, filius in pristina jura restituit ; quos pater fugavit, filius revocavit ; quos pater in vinculis tenuit, filius illaesos abire permisit ; quos pater causa justitiae diversis poenis afflixit, filius causa pietatis refocillavit »¹.

Quant au *Planctus* de Geoffroi de Vinsauf, c'est un vrai chef-d'œuvre de poésie rhétorique, plein de figures de mots et de sens. Cette *Lamentatio de morte Regis Ricardi* comprend 63 hexamètres, auxquels s'ajoutent 3 distiques élégiaques, qui, en forme d'épilogue, exaltent les victoires de Richard à la croisade. C'est un long reproche à la mort, qui a privé la Normandie de son trésor le plus précieux, à la nature, qui nous enlève les plus beaux dons qu'elle nous a faits :

Neustria, sub clypeo regis defensa Ricardi,
Indefensa modo, planctu testare dolorem ;
Exudent oculi lacrimas, exterminet ora
Pallor ; connodet digitos tortura ; cruentet
Interiora dolor ; et verberet aethera clamor.
Tota peris in morte sua : Mors non fuit ejus,
Sed tua. Non una, sed publica mortis origo.
O Veneris lacrimosa dies ! O sidus amarum !
Illa dies tua nox fuit et Venus illa venenum.
Illa dedit vulnus ; sed pessimus ille dierum,
Primus ab undecimo, qui, vitae vitricus, ipsam
Clausit. Uterque dies homicida tyrannide mira.
Trajecit clausus exclusum, tectus apertum,
Providus incautum, miles munitus inermem

1. *Gesta*, vol. II, p. 76. On se rappelle que la première prisonnière que Richard délivra fut sa mère, qui depuis la révolte des fils, en 1174, était tenue sous garde étroite à Salisbury et que Henri II faisait sortir de sa captivité seulement quand des raisons politiques le demandaient. C'est à elle que Richard, l'ayant libérée la première, donna la satisfaction de porter de ville en ville la nouvelle d'une amnestie générale, cf. *ibid.*, p. 74 : « Interim domina Alienor regina, mater praedicti ducis Normanniae, per mandatum illius de ultra mare liberata est de carcere mariti sui, quo diu detinebatur, et reginalem curiam circumdens de civitate in civitatem, de castello in castellum sicut ei placent, profecta est. Et misit per universos comitatus Angliae viros honorabiles, tam clericos quam laicos ad mandatum Ricardi ducis Normanniae filii sui exequendum in hac forma ; Imprimis praecipi captivos omnes a carceribus et captivibus liberos reddi ; ut a propria persona sua argumentum eliceret captiones molestas esse hominibus, et jucundissimam animae refocillationem ab ipsis emergere ».

Et proprium regem. Quid miles, perfide miles,
Perfidiae miles, pudor orbis et unica sordes
Militiae, miles manuum factura suarum,
Ausus es hoc in eum ? Scelus hoc, scelus istud es ausus ?
O dolor ! O plus quam dolor ! O mors ! O truculenta
Mors ! Esses utinam, mors mortua ! Quid meministi
Ausa nefas tantum ? Placuit tibi tollere solem
Et tenebris dannare diem : scis quem rapuisti ?
Ipse fuit jubar in oculis et dulcor in aure
Et stupor in mente. Scis, impia, quem rapuisti ?
Ipse fuit dominus armorum, gloria regum,
Deliciae mundi. Nihil addere noverat ultra,
Ipse fuit quicquid potuit Natura. Sed istud
Causa fuit quare rapuisti : res pretiosas
Eripis et viles quasi dedignata relinquis.
Et de te, Natura, quoror ; qui nonne fuisti,
Dum mundus puer esset adhuc, dum nata jaceres
In cunis, in eo studiosa ? Nec ante senectam
Destitit hoc studium. Cur sudor tantus in orbem
Attulit hoc mirum, si tam brevis abstulit hora
Sudorem tantum ? Placuit tibi tendere mundo
Et revocare manum, dare sic et tollere donum
Cur irritasti mundum ? Vel redde sepultum
Vel forma similem. Sed non tibi suppetit unde :
Quicquid erat tecum vel mirum vel pretiosum,
Huic erat impensum ; thesauri deliciarum
Hic sunt exhausti. Ditissima facta fuisti
Ex hac factura : fieri pauperrima sentis
Ex hac jactura ; si felix ante fuisti,
Tanto plus misera quanto felicior ante.
Si fas est, accuso Deum. Deus, optima rerum,
Cur hic degeneras ? Cur obruis hostis amicum ?
Si recolis, pro rege facit Jope tua, quam tot
Milibus oppositus solus defendit, et Achon,
Quam virtute sua tibi reddidit, et crucis hostes,
Quos omnes vivus sic terruit, ut timeatur
Mortuus. Ipse fuit sub quo tuta tua fuerunt :
Si, Deus, es, sicut decet esse, fidelis et expers
Nequitiae, justus et rectus, cur minuisti
Ergo dies ejus ? Potuisses parcere mundo :
Mundus egebat eo. Sed eum magis eligere esse
Tecum quam secum ; mavis succurrere caelo
Quam mundo. Domine, si fas est dicere, dicam
Pace tua : posses fecisse decentius istud
Et properasse minus, dum saltem frena dedisset
Hostibus (et facta dilatio nulla fuisset :
Res erat in foribus) : tunc posset honestius ire
Et remanere tibi. Sed in hac re scire dedisti
Quam brevis est risus, quam longa est lacrima mundi¹.

1. Dans la *Poetria nova*, vers 368-429, éd. E. FARAL, *Les arts poétiques du XII^e et du XIII^e siècle*, Paris, 1923, pp. 208-210.

Puis l'épithaphe en trois distiques :

Rex Ricarde jaces : sed si mors cederet armis,
 Victa timore tui, cederet ipsa tuis.
 Laus tibi prima fuit Siculi, Cyprus altera, Jope
 Tertia; quarta dromo; quinta cavarna fuit.
 Suppressi Siculi; Cyprus pessim data, Jope
 Tenta; dromo mersa; capta cavarna fuit¹.

Les mêmes motifs sont repris dans la plainte funèbre du troubadour limousin Gaucelm Faidit, qui, en langue vulgaire, trouve toutefois des accents plus chauds et plus intimes, pour exprimer le deuil général. Richard est présenté comme le père et le chef de toute valeur. Le poète exalte sa majesté, sa bonté, ses prouesses et sa libéralité, qui dépassaient celles d'Alexandre; Charles et Arthur n'avaient pas sa valeur. Toute puissante est la mort qui nous enlève le plus noble qui nous réjouit, le prix, l'honneur, le salut. Que deviendront sans lui les armes, les tournois, les dons, les fêtes, que deviendront ceux qui le suivaient et qu'il comblait de ses grâces. Les Sarrasins, les Turcs, les Persans, tous les païens relèveront la tête et il sera bien difficile de reconquérir le Sépulcre du Seigneur. Dieu le veut. Si Richard avait continué à vivre, les ennemis s'enfuiraient bientôt de Syrie. Qui peut le remplacer, lui et ses deux frères si braves, le jeune roi et le comte Geoffroi? Seigneur pardonne lui ses péchés et souviens-toi qu'il était allé te secourir².

1. Ces distiques se trouvent après la *Lamentatio* à la suite des *Gesta Henrici II et Ricardi I*, éd. citée p. 251, et également dans le manuscrit de l'*Itinerarium Regis Ricardi* après l'Explicit, éd. W. STUBBS, p. 450, avec la version suivante :

Scribitur hic titulo tua laus, rex auree, tota,
 Aurea cum titulo conveniente nota
 Laus tua prima fuit Siculi, Cyprus altera, Dromo
 Tertia. Carvanna quarta, suprema Jope
 Retrusi Siculi, Cyprus pessim data, Dromo
 Mersus, Carvanna capta, retenta Jope.

Le manuscrit B a la variante suivante des deux premiers vers :

Scribitur hoc auro, rex auree, laus tua tota
 Aurea materie, conveniente nota.

2. Fortz chauza es que tot lo major dan
 E'l major dol, las! qu'ieu anc mais agues,
 E so don dei tostems planher ploran,
 M'aven a dir en chantan e retraire,
 Car selh qu'era de valor caps e paire,
 Lo rics valens Richartz, reys dels Engles,
 Es mortz; ai Dieus! quals perd'e quals dans es!
 Quant estrangz moz, quan salvatge a auzir!
 Ben a du cor totz hom qu'o pot suffrir.

Mortz es lo reys, e son passat mil an
 Qu'anc tan pros hom no fo ni no 'l vi res,
 Ni mais non er nulhs hom del sieu semblan,
 Tan larcs, tan pros, tan arditz, tals donaire;
 Qu'Alichandres, lo reys qui venquet Daïre,
 No cre que tan dones ni tan mezes
 Ni anc Charles ni Artus tan valgues,
 Qu'a tot lo man se fes, qui'n vol ver dir,
 Als us duptar et als autres grazir.

Meravil me del fals segle truan
 Co.i pot estar savis hom ni cortes,
 Pus ren no 'i val belh ditz ni fait prezan;
 E donc, per que s'esfors om pauc ni guayre?
 Qu'era nos a mostrat Mortz que pot faire,
 Qu'a un sol colp a lo miells del mon pres,
 Tota l'onor, totz los gaugz, totz los bes;
 E pus vezem que res no 'i pot guandir,
 Ben deuri' om meins duptar a murir.

Ai! senher reys valens, e que faran
 Hueimais armas ni fort tornei espes
 Ne ricas cortz ni belh don aut e gran,
 Pus vos no 'i etz, qui n'eratz capdelaire?
 Ni que faran li liurat a maltraire,
 Silh qui s'eran el vostre servir mes,
 Qu'atendon que'l guazardos vengues?
 Ni que faran cilh que's degran aucir,
 Qu'aviatz faitz en gran ricor venir?

Longa ira e avol vida auran
 E tostems dol qu'enaissi lor es pres;
 E Sarrazi, Turc, Payan e Persan
 Que'us duptavon mais qu'ome nat de maire,
 Creisseran tan d'erguelh e lur afaire
 Qui plus tart n'er lo sepulcres conques;
 Mas Dieus o vol, que, s'il non o volgues
 E vos, senher, visquessetz, ses falhir
 De Suria los avengr'a fugir.

Hueimais non ai esperansa que 'i an
 Reys ni princeps que cobrar lo saubes;
 Pero tug silh qu'el vostre loc seran,
 Devon gardar cum fos de pretz amaire
 E qual feron vostre dui valen fraire,
 Lo joves reys e'l cortes coms Gaufres;
 E qui en loc remanra de vos tres,
 Ben deu aver aut cor e ferm cossir
 De far bos faitz e de socors chazir.

Ai! senher Dieus, vos qu'etz vers perdonaire,
 Vers dieus, vers hom, vera vida, merces,
 Perdonatz li, que ops e cocha l'es,
 E non gardetz, senher, al sieu falhir,
 E membre vos com vos anet servir.

Éd. C. APPEL, *Provenzalische Chrestomathie*, Leipzig, 1907, n° 82, p. 120.
 E. LOMMATZSCH, *Provenzalisches Liederbuch*, Berlin, 1917, n° 77, p. 155;
 cf. aussi H. SPRINGER, *Das allprovenzalische Klagedied*, thèse, Berlin, 1895.

3. *Richard et les troubadours.* — C'est sans doute la poésie des troubadours et des trouvères, qui passionna Richard, bien plus que les sciences et l'histoire. Quoique né à Oxford, il se sentait surtout Poitevin. Il n'apprit jamais l'anglais, la langue de son futur royaume, et se sentit toujours attiré par le pays de sa mère, qui lui avait été destiné depuis son enfance. Déjà comme adolescent, il était dans son élément, quand il pouvait guerroyer avec les barons rebelles d'Aquitaine, les exaspérer par sa fougue et la rudesse qui lui venait de son hérédité angevine, par le libertinage hérité de son arrière-grand-père, Guillaume IX, le premier troubadour¹, par la protection accordée souvent à des gens de petite extraction, qui lui étaient dévoués². De nombreux troubadours ont fréquenté sa cour³. Le premier de tous était Bertran de

Ce n'est certainement pas un simple hasard si le ménestrel de Reims attribue la découverte du lieu de captivité de Richard à un célèbre trouvère de l'époque, Blondel de Nesle, chantant sous les murs des châteaux en Autriche pour être reconnu du roi, cf. P. MEYER dans *Romania*, t. XXXVI (1897) et C. H. NEEDLER, *Richard Coeur de Lion in der Literatur*, Leipzig, 1890.

Au XIII^e siècle un poète anglais composa d'après une source française perdue un roman en octosyllabes à rime plate qui faisait entrer Richard dans le cercle des héros carolingiens et arthuriens comme il dit lui-même au début de son poème :

Lors Iesu, kyng off glorye,
Whyche grace and uictorye
Thou sente to kyng Rychard,
That neuer was foude coward !
It is ful good to here in ieste
Off his prowessse and his conqueste.
Flele romarnses men maken newe
Off goode Knygtes, stronge and trewe ;
Bothe in Engeland and in Firaunce :
Off Rowelond and off Olyuer,
And off euery Doseper ;
Off Alissandre, and Charlemayn ;
Off kyng Arthour, and off Gawayn,
How they were Knyghtes goode and curteys ;
Off Turpyn and of Oger Daneys ;
Off Troyen men rede in ryme
What werre ther was in olde tyme ;
Off Ector, and off Achylles
What folk they slowe in that pres
In Frenssche bookys this rym is wrouzt.

Cf. *Der mittlenglische Versroman über Richard Löwenherz*, éd. critique de Karl BRUNNER, *Wiener Beiträge zur engl. Philologie*, vol. XLII, Vienne, 1913.

1. *Gesta regis Henrici Secundi Benedicti abbatis*, éd. W. STUBBS, Londres, 1867, t. I, p. 292 :

2. *Chronique de Touraine*, éd. A. SALMON, Tours, 1894, p. 141.

3. Il est cité par Arnaut Daniel, Bertran d'Alamanon, Bertran de Born,

Born¹, que nous trouvons dans son entourage dès l'automne de 1182. C'était à Argentan : Henri II y avait assemblé sa cour pour recevoir son beau-fils Henri le Lion, exilé d'Allemagne pour trois ans, et arrivé en Normandie avec Mathilde, sa femme. Richard semble avoir introduit le troubadour auprès de sa sœur, qui avait alors vingt-six ans ; Bertran de Born lui adressa aussitôt deux chansons sous le nom d'Hélène, faisant allusion à l'héroïne de Troie sans doute très connue alors à la cour des Plantagenets par le récent *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure². Ces deux chansons pour Mathilde sont significatives, car elles attestent le contact entre la cour des Plantagenets et la poésie occitane. Dans la première, qui a la forme d'un sirvente, Bertran, exalté par la possibilité d'offrir ses hommages à une jeune princesse de sang royal, prend expressément congé des belles dames du Limousin et particulièrement de deux d'entre elles désignées par les senhals *Bels Senher* et *Bels-Cembelis*, laissant à d'autres le soin de les célébrer. Il adresse à sa nouvelle dame les déclarations les plus flatteuses et se réjouit du bon accueil qu'elle lui a fait. Dans la seconde, où il renchérit encore sur la description de sa beauté et du désir qu'elle excite, Bertran ne se gêne pas de présenter cette cour d'Argentan comme un lieu

Folquet de Marseille, Guiraut de Bornell, Guiraut de Calanson, le Dauphin d'Auvergne, le moine de Montaudon, Gaucelm Faidit et Peire Vidal.

1. Pour les rapports de Bertran de Born avec les Plantagenets, v. outre les éditions commentées de ses chansons par ANTOINE THOMAS (Toulouse, 1885), par Albert STIMMING (Halle, 1879, 1882, 1913) et de Carl APPEL (Halle, 1932) surtout : LÉON CLEDAT, *Du rôle historique de Bertrand de Born*, Paris, 1879 ; P. BOISSONNADE, *Les comtes d'Angoulême, les ligues féodales contre Richard Coeur de Lion et les poésies de Bertran de Born*, dans *Annales du Midi*, t. VI (1895), p. 275 ss. ; Carl APPEL, *Bertran von Born*, Halle, 1931 ; ALFRED JEANROY, *La poésie lyrique des troubadours*, Toulouse, 1934, t. II, p. 194 ss. ; cf. aussi H. GMELIN, *Richard Löwenherz und die Trobadors*, *Zeitschrift für französischen und englischen Unterricht*, t. XXVI (1927) et XXVII (1928) qui contient de grosses bévues dans sa première partie où l'auteur confond Richard avec Guillaume IX, son arrière-grand-père, mais qui est utile dans la seconde et troisième partie.

2. Cf. la chanson 7 de l'édition APPEL (p. 18) : *Ges de disnar no fora mais matis*, v. 7-8 :

Qu'altan, volgra, volgues mon pro na Lana
Com lo senher de Peltau.

et la chanson 8 (éd. APPEL, p. 20), v. 7-9 :

Quar m'atral
Ab un esgart de bials
Una gala, lisa Lena.

bien morose, uniquement illuminé par la splendide beauté de la jeune duchesse de Saxe, la « *gaiā, lisa Lena* »¹.

Il est possible que Bertran ait rencontré Richard et son frère cadet Geoffroi auparavant déjà. Si nous voulons en croire le commentaire de la chanson *Rassa, tan creis e monta e poia*, les deux jeunes frères auraient fait la cour à Mathilde de Montignac, mais celle-ci aurait refusé leurs hommages, ainsi que ceux du comte Raimon V de Toulouse et du roi Alphonse II d'Aragon, pour ne faire cas que de Bertran lui-même². Dans la guerre qui éclata, en 1183, entre Richard et son frère aîné Henri « le jeune roi », auquel s'étaient adressés les barons aquitains révoltés contre leur jeune suzerain, Bertran se trouve du côté des rebelles. Quatorze sirventes

1. Cf. la 5^e strophe (p. 21) :

Ja mais non er cortz complia
On om no gap ni no ria.
Cortz ses dos
Non es mas parcs de baros !
Et agra'm mort ses fahia
L'enuois e la vilania
D'Argentos,
Ma'l gentils cors amoros
E la doussa chara pia
E la bona companhia
E'l respos
De la Saissa'm defendia.

2. V. éd. APPEL, p. 3 : « Bertrans de Born si s'apelava Rassa ab lo comte Jaufre de Bretanha, qu'era fraire del rei jove e d'en Richart, qu'era coms de Peitieus. E'n Richartz e'n Jaufres si s'entendian en la domna d'en Bertran de Born, na Maeut de Montanhac, e'l reis n'Anfos d'Arago e'n Raimons, lo coms de Tolosa. Et ela los refudava totz per en Bertran de Born, que avia pres per entendedor e per chastiador. E per so que ill se remasessen dels precis d'ela, el volc mostrar al comte Jaufre, quals era la domna en cui el s'entendia, e si la lauzet en tal maniera que paria qu'el l'agues vista nuda e tenguda. E volc be qu'om saubes que na Maeuz era la soa domna, aquela que refudava Peitieus, so era en Richartz, qu'era coms de Peitieus, e'n Jaufre, qu'era coms de Bretanha, e'l rei d'Arago, qu'era senher de Saragosa, e'l comte Raimon, qu'era senher de Tolosa ; e per so dis en Bertrans :

Rassa, als rics es orgolhosa,
E fai gran sen a lei de tosa,
Que no vol Peitieus ni Tolosa
Ni Bretanha ni Saragosa,
Anz es tan de pretz enveiosa
Qu'als pros paubres es amorosa.

D'après S. STRONSKI, *La légende amoureuse de Bertran de Born*, Paris, 1914, il n'y eût pas, au temps de Bertran de Born, une Maeut de Montanhac ou Mathilde de Montignac. S'agit-il d'une dame idéale inventée par le troubadour ou d'une dame réelle qui se cacherait derrière ce nom qui n'a pourtant pas le caractère d'un *senhal*?

du troubadour sont dédiés à ces luttes¹ au bout desquelles Richard, soutenu par son père, emporta la victoire sur ses frères et les barons, et finit par s'emparer, en juillet 1183, d'Hautefort, le château du troubadour belliqueux. A partir de cette défaite, Bertran se montrera un fidèle serviteur de Richard, le soutenant dans ses guerres contre Philippe Auguste, contre les barons aquitains de nouveau révoltés, contre Raimon V de Toulouse². Dans les sirventes de cette époque, il l'appelle amicalement Oc-e-No, à cause de son humeur changeante ou pour ses décisions nettes et subites. Il lui restera fidèle dans la suite, l'incitant à la croisade³ ou tout simplement à une nouvelle guerre contre le roi de France⁴ ; il lui souhaitera la bienvenue à son retour de la Terre Sainte, le voyant déjà triompher de ses adversaires, qui ont profité de son absence pour s'emparer de ses terres⁵.

Bertran ne l'avait pas accompagné à la Croisade, mais deux autres troubadours étaient dans sa suite, Guiraut de Borneil et Peire Vidal. Le premier resta en Terre Sainte après la prise de Saint-Jean-d'Acre et passa l'hiver à la cour de Boémond III d'Antioche⁶ ; mais il paraît avoir été protégé par Richard déjà auparavant, puisqu'il le célèbre à plusieurs reprises dans des chansons antérieures à la croisade, une première fois en 1188 lorsqu'il s'y prépare⁷, une seconde dans la romance-sirvente *Lo dolz chans d'un auzel*, où il se plaint que le monde dégénère, si le « seigneur de Bordeaux » ne se donne pas la peine de rétablir la vie joyeuse⁸. Mais

1. Ed. STIMMING, nos 4, 5, 2, 6, 7, 39, 8, 10, 11, 3, 12, 13, 14, 15.

2. V. les sirventes nos 14, 15, 16, 17, 19 de l'éd. STIMMING.

3. *Ibid.*, les sirventes nos 18, 20, 21.

4. *Ibid.*, n° 22.

5. *Ibid.*, nos 23, 24.

6. C. CHABANEAU, *Les biographies des troubadours*, Toulouse, 1885.

7. Ed. A. KOLSEN, Halle, 1910, n° 60, v. 81 ss. (p. 390) :

E'l coms Richartz es be garnitz ;
C'als seus aïtz,
Qui que'l n'envei,
S'es tals afars mesclatz
Que ben es grans, e sia'n lauzatz !

8. *Ibid.*, n° 55, v. 106 ss. (p. 356) :

Si'l senher de Bordel,
Amics, no'n sofre'l fais
E no's da cousirer
Com del tot non abais
Lo mons, fos o peritz !
Que, pos jois er falhitz,
Re tot l'als non espel
A bo pretz benestan,

Ni ja lai non iran
Ni Deus ni fes ni patz
O'l senher renh' iratz ;
C'a lui s'azesmaran
Cilh qu'entorn lui seran,
E, pos que jois li platz,
Alegan s'en totz latz.

surtout, il lui dédiera, après sa mort, les dernières strophes du célèbre chant *Si per mo sobre toz no fos*, que Dante citera comme chanson-modèle. Richard, comparé à Charlemagne pour sa prouesse, pour sa vaillance, pour ses victoires, pour sa beauté, pour sa puissance et pour sa gloire qui s'étendait jusqu'aux « felons païens » au-delà d'Edesse, est cité comme l'exemple le plus illustre de la grandeur des temps passés, des vertus qui ne sont plus estimées¹.

Quant à Peire Vidal il semble également avoir fréquenté sa cour déjà du temps où il n'était encore que comte de Poitiers. Une chanson d'amour et de croisade, qui date de l'année 1188, est munie de deux envois au « comte de Poitiers » ; dans le premier, Peire se plaint de n'avoir pas encore été récompensé, dans le second, il ajoute plaisamment :

Comte de Poitiers, beau seigneur, vous et moi
Nous avons le prix parmi toutes les autres gens
Vous pour bien faire, moi pour bien dire².

Il le félicite au moment où il est couronné roi et recouvre l'honneur que perdirent ses ancêtres³. Quels furent leurs

1. *Ibid.*, n° 73, v. 65 ss. (p. 466 ss.) :

Er auch del rei qu'era plus pros	E que val donc bela faissos
E plus valens en mans assais	Ni grans poders c'aissi s'abais ?
De toz cels que vianda pais,	E ja passava part Roais
Que sobret mejas e malors	Lo noms e'l pretz, e la paors
E crec sos pretz e sas onors	Entrels païas galladors,
E no tem'afan ni fais,	C'anc us sols plus arer no'ls trais!
Que, si lo planhon dui,	Per que falh qui's desdai,
Lo tertz lor o destrui,	Pos aissi leu s'esdai
Que'm par mal ensenhatz.	So c'om plus vol ni'lh platz,
Qu'eu no cut c'anc fos natz,	De que tenh per grevatz,
De Charlemanh'en sai,	Cels que mais podon sai,
Reis per tan bel assai	Si non adoban lai,
Mentaugutz ni prezatz ;	Can chamjara rictatz,
Mas ja leu no crezatz	C'aian cal que solatz
C'afars tau mal estei	De lor gran charlabei
Qu'ensems lo planhan trei !	Denan lo maior rei.

2. Ed. J. ANGLADE, Paris, 1913, n° XXIV, v. 57 ss. (p. 79) :

Coms de Peiteus, de vos mi clam a Deu
E Deus a me per aquel eis coven,
El de sa crotz et eu de mon argen.
Coms de Peiteus, bels senher, vos et eu
Avem lo pretz de tota l'autra gen,
Vos de bon far et eu de dir lo gen.

3. *Ibid.*, n° XXV, v. 57-60 (p. 82) :

Senher coms de Peiteus, he'm platz,
Car etz en l'aussor grat montatz,

rapports pendant la croisade, où on se moqua si cruellement du troubadour qui croyait avoir épousé à Chypre la nièce de l'empereur de Constantinople et se considérait déjà comme l'héritier de l'empire d'Orient ? Cette énorme farce fut-elle faite presque en marge du mariage de Richard avec Bérengère de Navarre, qui eut lieu à Chypre en 1191 ? En fait, dans la célèbre chanson morale *A per pauc de chantar no'm lais*, où il déplore la décadence des mœurs, Peire fait allusion à la captivité de Richard, sans s'indigner de la moindre façon ; il trouve, bien au contraire, que l'empereur Henri VI serait bien mal conseillé, s'il libérait le roi prisonnier¹. Mais quand, par la suite, il ne tint pas sa promesse de libération, Peire Vidal le blâme âprement². Ayant trouvé en 1194, après la mort de son protecteur Raimon V de Toulouse, un nouveau mécène dans la personne du marquis de Montferrat, il souhaite à Richard la possession du royaume des deux Siciles, qui lui

Que gens vos vei cobrar l'onor
Que perderon vostr'ancesor.

1. *Ibid.*, n° XXXII, v. 25 ss. (pp. 102-3) :

Totz lo mons es en tal biaï
Qu'ier lo vim mal et oi peior ;
Et anc pos lo guitx de Deu fraï,
Non auzim pois l'Emperador
Creïsser de pretz ni de barnat.
Mas pero s'oïmais laïss'en fat
Richart, pos en sa preïzon es,
Lor esquern en faran Engles.

2. *Ibid.*, n° XXXVIII, v. 31 ss. (pp. 119-20) :

Mas al derrier sospir	E Deu que n'envazic.
Ja no'l valra feunia	Reis non ama valor
Plus que fetz don Enric,	Qui vol creire trachor
Quan camjava nessic	Ni ser lauzenjador
E'l bon Richart aunic	Escoutar ni auzir.

Dans d'autres chansons de Peire Vidal, Richard sert uniquement de terme de comparaison pour exprimer la puissance et la possession de tout ce qu'on peut désirer, y compris l'honneur qu'il sait maintenir, tandis que d'autres l'abandonnent : cf. éd. J. ANGLADE, n° XVIII, v. 46 ss. (p. 58)

Melhs m'estara qu'al senhor Eïssidolh,
Que mante pretz, quant autre s'en recre,
E no sai plus, mas aitan n'a Jaufre.

Le seigneur d'Eïssidolh est Richard, Jaufre qu'il lui associe est son frère, Geoffroi de Bretagne. La pièce est donc antérieure à 1186, année de la mort de ce dernier. V. aussi n° XXXIII, v. 37 ss. (p. 106) :

Et ai mats d'un pauc cordo
Que Na Raïmbauda'm do,
Que'l reis Richartz ab Peiteus
Ni ab Tors ni ab Angeus.

reviendrait de droit après sa délivrance achetée par une si lourde rançon¹.

Folquet de Marseille vit le roi Richard, lors de la croisade, à son passage à Marseille, et lui adressa une strophe d'hommage². A en croire la biographie provençale du manuscrit R, Arnaut Daniel aurait été à la cour de Richard. Le biographe anonyme raconte une plaisante histoire sur un concours poétique que le roi aurait organisé entre Arnaut et un jongleur qu'il était allé écouter en cachette, pendant que son adversaire la répétait à haute voix³. Enfin nous trouvons, à la cour de Richard, le moine de Montaudon, qui paraît avoir eu à se louer de sa libéralité, puisqu'il fait allusion, dans une chanson plaisante, à la misère dont le tira « le seigneur d'Oléron »⁴.

Il n'est donc pas douteux que Richard, qui aima le faste et la vie joyeuse autant que la guerre et le pouvoir, ait joué un rôle comme protecteur des troubadours. La plainte poétique de Gaucelm Faidit, à elle seule, le prouverait. Mais ce qui frappe les poètes contemporains plus que son amour

1. *Ibid.*, n° XXXVII, v. 17 ss. (p. 116) :

E pois mieus es Monferratz e Milans,
A mon dan git Alamans e Tyes ;
E si'm creira Richartz, reis dels Engles,
En breu d'ora tornara per sas mans
Lo regisme de Palerm' e de Riza,
Car lo conquis la soa rezensos.

La chanson a probablement été composée après 1197, après la mort de l'empereur Henri VI, qui avait tenu Richard si longtemps en captivité. L'Allemagne se voit plongée en une guerre civile par la double élection de Philippe de Souabe et d'Othon IV, neveu de Richard. Peire Vidal se souvient probablement aussi du fait que Richard, se rendant en Terre Sainte en 1192, avait éveillé l'admiration des Siciliens, en forçant à Messine à main armée Tancrede de lui livrer la dot de sa sœur Jeanne, veuve de Guillaume II, roi de Sicile. Il l'invite pour ainsi dire à conquérir l'Italie méridionale, où le petit Frédéric II, fils d'Henri VI, son ennemi, enfant de trois ans ne pourrait guère lui opposer une résistance sérieuse.

2. Éd. J. STRONSKI, Cracovie, 1910, n° X, v. 33 ss. :

E qui'l bon rei Richart qui vol qu'ieu chan
blasmet per so quar non passet dese,
ar l'en desmen si que chascus o ve ;
qu'airei s' trais per miels salhir enan :
qu'el era coms, ar es rix reis ses fi,
quar bon socors fai Dieu a bon voler ;
e s'ie'n dis ben al crozar, ieu dis ver,
et ar veim o, per qu'adonc no menti.

3. Cf. C. CHABANEAU, *o. c.*, p. 13. On sait qu'Arnaut était un gentilhomme de Ribérac (Dordogne) très lié avec Bertran de Born.

4. V. OTTO KLEIN, *Die Dichtungen des Mönchs von Montaudon*, Marbourg, 1885, n° II,

pour la poésie et sa libéralité, ce sont ses exploits guerriers, sa bravoure, son rôle politique. Il n'est donc pas étonnant que les deux seules compositions poétiques qui nous soient parvenues de Richard lui-même, soient des chants politiques. C'est tout d'abord la fameuse rotrouenge, composée pendant la captivité, pour se plaindre que ses amis et vassaux attendent si longtemps pour payer sa rançon¹. C'est ensuite le sirvente adressé au Dauphin d'Auvergne, qui, après avoir été abandonné avec son cousin Gui par Richard dans la paix conclue avec Philippe Auguste en 1195, avait refusé à Richard ses services, lorsque la guerre reprit. Richard lui reproche son manque de fidélité et lui promet une bonne guerre². Le Dauphin lui répondit par un chant, dont les strophes reprennent la structure de celles de Richard, protestant de son amitié pour lui et s'excusant de devoir chercher l'aide du roi Philippe, n'ayant pas les moyens de défendre ses terres à lui seul. La rotrouenge et les sirventes se distinguent par un accent simple et viril, derrière lequel on sent une forte personnalité.

III. — *Geoffroi, comte de Bretagne, le prince charmant* (1171-1186)

Le frère cadet de Richard, Geoffroi, né en 1158, donc à peine d'une année plus jeune que lui, n'avait certainement pas son envergure. Il participa très tôt aux intrigues de ses aînés contre leur père et fit, en 1183, cause commune avec son frère Henri et les barons aquitains contre Richard. Son père l'avait fiancé dès son enfance avec la petite Constance,

1. Éd. BARTSCH-WIESE, *Chrestomathie de l'ancien français*, Leipzig, 1913, n° 43, p. 162.

La rotrouenge est adressée à sa demi-sœur, la comtesse Marie de Champagne :
Contesse suer, vostre pris souverain
vos saut et gart cil a cui je me clain
et par cui je sui pris.

A côté de cette version française, nous possédons des rédactions provençales, adressées à la même princesse, mais où manquent la cinquième et la sixième strophe qui s'adressaient particulièrement aux barons angevins et tourangeaux, aux compagnons de Caen et de Perche (éd. C.A.F. MAHN, *Die Werke der Troubadours in provenzalischer Sprache*, Berlin, 1846, t. I, p. 129). Les deux versions peuvent être originales, puisque Richard parlait sans doute le limousin aussi bien que le français.

2. Éd. L. LEROUX DE LINGY, *Recueil de chants historiques*, Paris, 1841, t. I, p. 65, et J. BROKELMANN, *Les plus anciens chansonniers français*, Paris, 1870, p. 2.